

JEAN-PIERRE LECLERC

Un pouvoir au service des masses

Les masses ont-elles le pouvoir en Chine populaire ? Oui, diront certains, puisque le Parti communiste est au pouvoir. Non, diront d'autres, et pour la même raison, les masses étant simplement « représentées », le pouvoir s'exerçant par « d'autres » et en leur nom. La réalité, dans toute sa complexité, ne pouvant se réduire à une formule absolue et sans nuances, nous allons essayer de comprendre quelle conception les Chinois se font de l'Etat, du pouvoir, et comment ils vivent et conçoivent le rapport gouvernant-gouverné.

« Les masses sont les créateurs de l'histoire », entend-on souvent en Chine, mais aussi : « Le Parti, avant-garde du prolétariat, doit exercer sa direction en tout » ; ainsi, selon les besoins politiques du moment, insiste-t-on sur l'un ou l'autre aspect. Mais de toute façon, on précisera toujours que les communistes doivent être dans le peuple comme « des poissons dans l'eau ». A nous donc d'analyser le rapport dialectique qui existe entre le « poisson » et « l'eau ».

Si vous discutez de ce problème avec des Chinois, on vous fera tout d'abord un petit rappel théorique de la conception marxiste de l'Etat dans la société socialiste, société de transition vers le communisme, rappel qui permettra d'éviter bien des malentendus et d'éclairer déjà les données du problème. Il n'y a pas d'Etat au-dessus de la société. L'Etat est un produit de l'histoire qui marque un stade du développement de la société humaine et il est « la manifestation de ce fait que les contradictions de classes sont inconciliables » (Lénine, *L'Etat et la Révolution*). Il est, comme le dit Marx, « un organisme d'oppression d'une classe par une autre ». Ainsi dans la période socialiste, l'Etat est un organisme d'oppression de la classe ouvrière sur

la bourgeoisie, les appareils de l'Etat prolétarien, contrairement à ceux de l'Etat bourgeois, tendant à disparaître, le peuple prendra de plus en plus en charge les fonctions de ces appareils. Dans ce résumé, rien de bien nouveau par rapport aux thèses défendues par les Soviétiques ? A ceci près que ces derniers désignent le Parti communiste qui doit diriger l'Etat comme le « Parti du peuple tout entier » et non celui de la classe ouvrière, ce qui revient à nier le rôle de celle-ci et à ne pas reconnaître la persistance de la lutte des classes sous le socialisme. Et c'est là où l'apport chinois, l'apport de Mao Tsé-toung est original ; en effet, Mao répète maintes fois que sous le socialisme « continuent d'exister les classes, les contradictions de classes et la lutte de classes, de même que la lutte entre la voie socialiste et la voie capitaliste, ainsi que le danger d'une restauration du capitalisme. »

Finie la tranquille certitude qui menait à penser que le Parti communiste était forcément le garant de la bonne marche d'une révolution socialiste, le représentant naturel des intérêts du peuple. Un Parti communiste peut se transformer en son contraire et amener une « dictature de la bourgeoisie, de la grande bourgeoisie, une dictature de type fasciste » pour reprendre les termes qu'emploie Mao lorsqu'il désigne les « révisionnistes soviétiques ». Cette thèse fait faire un grand pas en avant à la théorie marxiste traditionnelle de l'Etat, le Parti n'étant plus automatiquement, systématiquement, le guide des masses, le critère absolu étant désormais la justesse de la ligne politique. C'est ce que Mao résume dans la formule : « La justesse de la ligne politique est décisive en tout » (1).

Oui mais, objectera-t-on, il s'agit là d'une simple précaution théorique qui ne fait en définitive que renforcer le pouvoir du Parti communiste chinois et des organismes qu'il dirige !... Non, car cela permet aux contradictions de s'exprimer au sein du peuple, comme au sein du Parti, permet la lutte théorique, idéologique et politique au vu et au su de tous et oblige les gens à prendre parti dans le débat. La mise en pratique la plus magistrale, la plus concrète, a été bien sûr la Révolution culturelle.

Ajoutons, pour bien préciser le cadre du débat, que pour les

(1) « Il existe au sein du peuple différentes tendances et factions. Le fait qu'une des factions ait le contrôle de toutes les organisations et de toutes les entreprises pèse très lourdement sur le problème de la garantie des droits du peuple. Si ces organisations et ces entreprises sont aux mains des marxistes-léninistes, les droits de l'immense majorité du peuple peuvent alors être assurés. Si elles sont aux mains des opportunistes de droite ou des droitistes, elles peuvent changer de nature et les droits du peuple sur elles ne peuvent plus être garantis. » HU CHI-HSI, *Mao Tsé-toung et la construction du socialisme*, Ed. Seuil, p. 96.

Chinois le lieu crucial de « la lutte entre les deux voies » est le Parti lui-même, le Parti étant le lieu même du « pouvoir », et que, comme la « bourgeoisie » n'a plus de base économique, elle cherchera à « s'emparer de la direction du Parti » afin de restaurer son pouvoir économique. Les termes « luttes de classes » et « bourgeoisie » peuvent avoir des sens différents selon le contexte dans lequel ils sont employés : parfois leur utilisation vise simplement à faciliter une démonstration théorique ; les Chinois ont trop le sens du concret et du réel pour donner un sens absolu et définitif à ces mots.

Si on laisse la perspective ouverte quant à la nature du Parti, le fait que celui-ci doive gouverner en tout reste valable et c'est ce qu'énonce clairement Mao : « Des sept secteurs suivants : l'industrie, l'agriculture, le commerce, la culture et l'enseignement, l'armée, le gouvernement et le Parti, c'est le Parti qui exerce sa direction en tout. » C'est clair, tous les différents domaines de l'activité sociale sont placés sous la direction politique et pratique du Parti communiste (2). Le lieu même du pouvoir est dans le Parti, ou plutôt c'est le Parti lui-même. Ce sera donc le lieu de cristallisation de toutes les contradictions, qui sont forcément inévitables et peuvent parfois devenir antagonistes : le Parti n'est pas un et indivisible et il possède en lui-même sa propre contradiction.

LA BOURGEOISIE EST DANS LE PARTI

« Même si le Président ne l'avait pas dit, le peuple s'en était rendu compte », nous faisait remarquer un jeune Chinois après que nous lui ayons cité les propos de Mao sur la bourgeoisie dans le Parti (3). Est-ce à dire que le peuple chinois dans sa majorité est hostile au Parti et estime que ses membres forment une caste ? Absolument

(2) Cependant il existe dans le Parti, surtout au sommet, des dirigeants pouvant avoir une responsabilité importante dans le domaine idéologique mais sans fonction gouvernementale. Ainsi parmi les « Quatre », qui étaient tous membres du Bureau politique, seul Zhang Chun-qiao avait une responsabilité gouvernementale en tant que vice-premier ministre. On comprend que l'insistance dont il faisait preuve pour que « le Parti dirige en tout » visait principalement à renforcer la direction idéologique sur l'appareil du Parti, alors que maintenant la même exhortation a pour but de renforcer la direction des organismes gouvernementaux centraux, sur l'activité économique par exemple. C'est pour cela que depuis la chute des « Quatre » et surtout en 1977 lors des « grandes conférences nationales » on a pu voir en première ligne des dirigeants comme Gu Mu, responsable du plan, ou Yu Qiu-li, vice-premier ministre, expert en questions industrielles.

(3) « On fait la révolution et on ne sait pas où est la bourgeoisie. Or elle est dans le Parti communiste ; ce sont les responsables engagés dans la voie capitaliste ; ils n'ont jamais cessé de suivre cette voie », *Quotidien du Peuple*, mars 1976.

pas !... Nous pouvons reprendre à notre compte le jugement d'Alain Bouc : « Le peuple soutient le régime dans sa majorité. Cela n'empêche pas la vie politique d'être le fait d'une minorité. Une minorité probablement plus forte que dans tout autre pays, mais qui ne doit guère dépasser 20 % des citoyens » (4). Seulement les masses chinoises ont la conscience qu'il existe dans le Parti un groupe de gens qui profitent et abusent de leur pouvoir. La grande majorité de ses membres (qui sont plus de 35 millions, ce qui représente entre 6 et 8 % de la population adulte) vivent dans les mêmes conditions que leurs camarades de travail et ne bénéficient d'aucun avantage matériel. C'est ce que nous avons pu constater dans les usines et les Communes populaires où nous avons travaillé, le fait d'être membre du Parti signifiant plutôt un surcroît de travail, de réunions, d'étude... A l'Université, parmi les étudiants et les professeurs de notre entourage, nous reconnaissons les membres du Parti à leur style de travail, leur discours « avancé », leur capacité d'initiative et d'organisation et nous pouvions constater qu'ils ne faisaient nullement preuve de suffisance ou d'autoritarisme, et qu'au niveau du style de vie et de l'apparence extérieure ils ne se distinguaient pas des « non-membres » du Parti.

Souvent nous discussions entre étudiants étrangers pour savoir lesquels parmi nos camarades chinois étaient ou non militants du Parti et nos suppositions se révélaient exactes dans la majorité des cas : ce n'est pas que les Chinois refusent de dire leur appartenance au Parti, mais il semble que ce soit une question que l'on ne pose pas en Chine ; le militant ne doit nullement se vanter de son appartenance au Parti, les masses étant le meilleur juge pour savoir si un individu est ou n'est pas digne de porter le nom de « communiste » (5).

On peut dire que pour la grande majorité des membres du Parti ne se posent pas de problèmes de différenciation sociale, que les masses voient en eux des gens ayant généralement un sens élevé des responsabilités et leur accordent leur confiance. C'est lorsque l'on parvient à un certain niveau dans la hiérarchie que les choses ne vont plus si bien. Dans l'industrie, il ne s'agit pas des chefs d'ateliers, mais peut-être à partir des dirigeants d'usines, à la campagne, peut-être

(4) Alain BOUC, *La Chine à la mort de Mao*, p. 302.

(5) Une fois que, forçant l'habitude, nous demandions à un étudiant : « Es-tu membre du Parti ? » et qu'il nous répondit par l'affirmative, nous lui dîmes notre étonnement qu'à la même question il ait répondu « non » plusieurs mois auparavant ; alors, non sans finesse, il compléta ainsi : « Sur le plan organisationnel je suis membre du Parti, mais au niveau idéologique, j'ai encore beaucoup d'efforts à faire pour parvenir au niveau souhaité. »

quelques dirigeants de Communes populaires mais beaucoup plus sûrement au niveau des districts et au-dessus, dans l'armée des chefs de corps et certains vieux soldats qui se sont auréolés de gloire sur les champs de bataille avant la Libération, mais qui, après 1949, devenus cadres civils ont été beaucoup moins exigeants envers eux-mêmes (6), enfin dans les organismes gouvernementaux centraux... C'est à ces gens auxquels faisait référence notre interlocuteur. En effet, les hauts cadres bénéficient d'un certain nombre d'avantages : voiture avec chauffeur, logement dont le confort est supérieur à la moyenne, possibilité d'acquérir un certain nombre de produits, relativement limités tout de même, auxquels les « larges masses » n'ont d'habitude que difficilement accès. Mais ce phénomène est assez restreint et ne connaît pas l'ampleur qu'il a en Union soviétique où la couche des bureaucrates bénéficie systématiquement de privilèges exorbitants. Ces avantages nous semblent à nous peu importants, mais il faut situer le problème par rapport à l'ensemble de la Chine où le niveau de vie des gens est tout de même encore assez bas. D'après ce que nous avons pu constater, tout le monde trouve normal que les cadres bénéficient de certains avantages matériels, de plus de confort dans le sens où cela leur permet de mieux se consacrer à leur travail au service de la communauté. Mais si cela amène certains d'entre eux à se couper du peuple, s'ils se servent de leur voiture de service pour faire des achats ou promener leur famille le dimanche (7), s'ils utilisent leur pouvoir pour s'approprier des biens communs, se vêtissent avec recherche et n'hésitent pas à dépenser beaucoup d'argent pour faire bonne chère, les masses auront alors l'impression d'avoir affaire à de « nouveaux éléments bourgeois ». Ce sont eux que Mao condamne en parlant des « bureaucrates qui sucent le sang des ouvriers », ce sont eux qu'il dénonce également lorsqu'il dit : « Après la révolution démocratique, les ouvriers, les paysans pauvres et moyens-pauvres ne se sont pas arrêtés ; ils veulent continuer la révolution. Mais des

(6) « Avec la victoire, le peuple nous sera reconnaissant et la bourgeoisie viendra nous flatter. L'ennemi ne peut nous vaincre par la force des armes, ceci a été prouvé. Cependant, les flatteries de la bourgeoisie peuvent conquérir les volontés faibles dans nos rangs. Il peut y avoir de ces communistes que l'ennemi armé n'a pu vaincre, qui se conduisaient devant l'ennemi en héros dignes de ce nom, mais qui, incapables de résister aux balles enrobées de sucre, tomberont sous ces balles. Nous devons prévenir pareil état de choses ». Rapport à la deuxième session plénière du Comité central issu du VII^e Congrès du Parti communiste chinois (5 mars 1949), *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung*, t. IV.

(7) C'est ainsi que chaque dimanche on peut voir au Palais d'Été ou aux Tombeaux des Ming, lieux de promenade privilégiés des Pékinois, de hauts cadres, surtout militaires, entourés de leur progéniture, arriver dans les voitures de service, alors que tout le monde est en autobus ou à bicyclette.

membres du Parti ne veulent plus avancer, certains ont même fait marche arrière et s'opposent à la révolution. Pourquoi cela ? Devenus de grands dignitaires, ils tiennent à protéger les intérêts de leur caste. »

Tel est le mécanisme qui est à la base de la constitution de la nouvelle bourgeoisie, du révisionnisme. Cette théorie de la « bourgeoisie dans le Parti » est un bon exemple illustrant en quoi la pensée de Mao Tsé-toung représente un résumé théorique des « idées justes » des masses. La citation précédente constitue une théorisation d'idées qui existent dans le peuple, et prendre ces idées, les synthétiser et les lui renvoyer, telle a toujours été la démarche que Mao préconise. « La bourgeoisie dans le Parti » n'est pas une simple idée théorique, coupée de la réalité : elle est le reflet d'une situation dont les masses ont pris conscience. Mais, dira-t-on, si les masses sont si clairvoyantes, pourquoi ne les laisse-t-on pas faire et s'organiser elles-mêmes ? Les choses ne sont pas si simples. Il existe également beaucoup d'idées fausses et il faut donc absolument une avant-garde, un Parti, pour faire le tri, synthétiser les « idées justes » et en faire « une force matérielle capable de transformer la société et le monde ». Si parvenu à une théorie juste, « on se contente d'en faire un sujet de conversation, pour la laisser ensuite de côté sans la mettre en pratique, cette théorie, si belle qu'elle puisse être, est dépourvue de toute signification » (*De la pratique*).

Si le style de vie, les abus de confort caractérisent les « éléments dégénérés », au niveau de la direction centrale, c'est la ligne politique qui est déterminante avant toute autre chose. Les représentants politiques de ces éléments au sein de la direction du Parti ou dans les organismes gouvernementaux, sont ce que l'on appelle en Chine « les responsables engagés dans la voie capitaliste ». La brièveté de l'expression (en chinois encore plus ramassée puisqu'elle est constituée de trois caractères *zou zi pai*) ne suggère pas l'importance de l'incessant débat qui a cours quant à sa signification. L'absence de critères précis multiplie les interprétations.

ZHOU EN-LAI OU ZHANG CHUN-QIAO ?

Si à la base, les masses ne font pas tellement de différence entre les problèmes de ligne et de style de vie en ce qui concerne les cadres auxquels elles peuvent directement avoir affaire, on peut se demander ce qu'il en est pour les dirigeants qui travaillent dans la Cité interdite. La question est intéressante car si l'on répète tout le temps que

« la ligne politique est déterminante en tout », il semble que les Chinois, à la base, réagissent selon des critères moins strictement définis. Voyons, par exemple, quelle représentation le peuple se faisait de dirigeants comme Zhou En-lai (Chou En-lai) et Zhang Chun-qiao, dont on peut dire pour le moins qu'ils étaient différents.

Il est reconnu par tout le monde que l'ancien Premier ministre représentait le type même du « bon cadre ». Travailleur, vivant très simplement, très direct dans ses relations avec les masses, il apparaissait pour reprendre l'expression d'Etienne Manach, comme un « patricien aux pieds nus ». Combien d'histoires édifiantes n'avons-nous pas entendues au sujet du « bien-aimé Premier ministre », du style : « Les blanchisseurs qui s'occupent du linge de Zhou En-lai ont remarqué qu'il usait ses vêtements jusqu'au bout », ou bien : « Le Premier ministre Zhou est venu un jour dans notre usine et lorsqu'il a quitté sa veste pour jouer au ping-pong nous avons pu constater que sa chemise était trouée : nous avons été tellement émus que nous nous sommes mis à pleurer. » A Pékin surtout, mais dans d'autres villes également (ce genre de récits se diffusant rapidement en Chine) (8), on a pu entendre de tels propos. Mais qu'en est-il de la ligne politique qu'il suivait ? Le fait qu'un dirigeant jouisse du respect et de l'amour du peuple est-il la preuve de la justesse de la ligne de celui-ci ? « Le Premier ministre Zhou a toujours été fidèle à la ligne révolutionnaire du président Mao. » C'est inévitablement la réponse que l'on obtient lorsqu'on pose ces questions. Sans porter de jugement sur les intentions mêmes de Zhou En-lai et sur ses convictions idéologiques personnelles, on peut tout de même considérer que, ces dernières années, ceux que certains appellent les « modérés », d'autres les « droitiers », se sont reconnus en lui, particulièrement les intellectuels, techniciens ou les vieux cadres... Quand on parle des « quatre modernisations » on pense aussitôt à Zhou En-lai, bien que celui-ci, dans son discours lors de la session de la IV^e Assemblée populaire, en 1975, n'ait fait que reprendre l'appel de Mao lui-même. Il apparaît comme celui qui a permis à la machine de l'Etat de continuer à fonctionner durant la Révolution culturelle, mais également comme celui qui a su « limiter les dégâts ». Son pragmatisme lui attirait la sympathie de ceux qui craignaient « l'anarchie » provoquée par les dirigeants désireux d'accélérer le processus de révolutionnarisation de la société. Nombre de gens qui l'affection-

(8) De même que ce que l'on appelle les « rumeurs politiques », véritable réseau d'informations parallèle et dont l'influence peut être parfois importante comme par exemple en 1976, année de grands bouleversements politiques.

naient portent désormais leurs regards sur Deng Xiao-ping que Mao a pourtant sévèrement condamné puisqu'il a dit de lui qu' « il ne comprend pas le marxisme, il représente la bourgeoisie » (9). De toute façon, depuis la chute des « Quatre », Zhou En-lai apparaît, dans la presse, comme ayant été l'*alter ego* de Mao, comme celui qui a toujours été là pour matérialiser les décisions théoriques, politiques du dirigeant suprême.

On ne peut pas dire qu'il existe parmi les masses une représentation du personnage même de Zhang Chun-qiao (nous parlons bien sûr d'avant sa destitution). L'appréciation que l'on pouvait porter sur lui ne partait pas de récits, d'anecdotes ; il apparaissait surtout comme un « théoricien » dur et déterminé, comme le représentant d'une certaine conception de la révolution. On dit maintenant qu'il se serait donné le titre de « représentant de la ligne juste », chose difficile à vérifier, mais il est certain qu'il représentait bien cette nouvelle génération de dirigeants issus de la Révolution culturelle pour qui en toute chose, il fallait « mettre la politique aux postes de commandement ». Qiao Guan-hua, ancien représentant de la Chine à l'ONU, destitué également pendant la crise d'octobre, aurait dit de lui qu'il était « difficile de saisir sa natte », soulignant par là la difficulté de le prendre en défaut, ou de relever en lui des insuffisances. Bien sûr sa carrière dans les organismes centraux n'était pas aussi longue que celle de Zhou, il était cependant membre du Comité permanent du Bureau politique, premier vice-premier ministre (après la destitution de Deng), responsable politique de l'armée, postes auxquels il n'aurait pu accéder sans l'accord de Mao, mais malgré tout il ne bénéficiait pas d'une bonne image de marque. Ses rigoureux appels à « faire la révolution », à exercer « la dictature intégrale sur la bourgeoisie », donnaient de lui l'impression d'un homme plus préoccupé d'idéologie que des conditions de vie des masses. Il appelait plus à la lutte qu'à la paix sociale ou à concentrer toutes les énergies pour développer la production.

S'il est difficile de dire qu'il était impopulaire, on ne peut pas non plus dire qu'il était populaire. Les jeunes militants actifs pouvaient le prendre comme héros, mais au niveau des larges masses, ce n'était pas le cas... Ainsi même si en théorie la ligne politique est déterminante, il semble que les Chinois soient également très attentifs à des comportements qui, pour des idéologues, peuvent paraître

(9) Il a également précisé : « Lui n'attache aucune importance à la lutte de classes, jamais il n'a mentionné cet axe. Et c'est toujours sa formule « chat blanc, chat noir », sans distinction entre impérialisme et marxisme », *Quotidien du Peuple*, mars 1976.

secondaires. Il faut dire aussi que la seule bonne volonté ne suffit pas et qu'un bon dirigeant politique doit, en étant constamment à l'écoute des masses, être capable de les guider et de les inciter à l'action.

La politique préconisée par Zhang Chun-qiao, par les « Quatre », était-elle ultragauchiste ? A l'heure actuelle il est encore trop tôt pour le savoir. Des idées très avancées ne sont pas forcément fausses, et remarquons tout de même avec Mao que : « Dans la lutte sociale, les forces qui représentent la classe d'avant-garde subissent parfois des revers, non qu'elles aient des idées fausses, mais parce que, dans le rapport des forces qui s'affrontent, elles sont temporairement moins puissantes que les forces de la réaction ; de là viennent leurs échecs provisoires, mais elles finissent toujours par triompher » (*D'où viennent les idées justes ?*, mai 1963).

L'image que les Chinois se font de leurs dirigeants est un reflet du rapport qu'ils ont le désir d'entretenir avec eux. En effet l'accent est surtout mis sur les qualités du cadre dirigeant et non sur la remise en question de l'importance de son pouvoir.

LES MASSES RÉVOLUTIONNAIRES CONTRÔLENT LES CADRES

Les masses chinoises, à l'heure actuelle, ressentent encore le besoin d'une direction énergique. Le poids du passé, où le peuple n'avait aucun droit à la parole, la tradition qui veut que l'on respecte à tout prix quiconque est investi d'un pouvoir ou d'un savoir, le fait que la société chinoise soit encore majoritairement paysanne sont des facteurs qui n'incitent pas au changement. Il serait utopique de croire que l'on pourrait se passer de direction ; le problème important à régler pour que la Révolution chinoise continue à aller de l'avant est le rapport gouvernant-gouverné. Il ne s'agit pas de nier la relation cadres-masses comme le faisait Chen Bo-da qui déclarait : « Moi, je fais partie du peuple », ce à quoi Mao rétorquait que ce qui était primordial c'était qu'en tant que cadre il se mette « de tout cœur au service des masses ».

Pour bien résoudre le problème il faut en premier lieu constamment éduquer les cadres pour qu'ils ne se coupent pas des masses, qu'ils s'informent constamment de leurs besoins, qu'ils aient un style de travail démocratique, que par des enquêtes ils s'informent de la réalité des problèmes, qu'ils participent régulièrement au travail manuel et qu'ils donnent l'exemple dans l'étude théorique. Il faut « une politique des cadres correcte » qui puisse permettre à ceux qui

en commettent de rectifier leurs erreurs ; « 95 % des cadres sont bons ou relativement bons », entend-on souvent dire : estimation qu'il ne faut pas prendre dans sa rigueur quantitative mais qui signifie qu'il est toujours nécessaire d'unifier la très grande majorité d'entre eux.

En deuxième lieu, il faut que le Parti soit capable d'inciter les masses à critiquer leurs dirigeants, d'inciter les masses à s'intéresser à la vie publique, à s'occuper des choses de la collectivité. « Aller à contre-courant est un principe du marxisme léninisme » a dit Mao, à quoi Wang Hong-wen dans son rapport au X^e Congrès a ajouté : « Quand il y va de la ligne, quand c'est la situation dans son ensemble qui est en cause, un vrai communiste doit agir sans aucune considération égoïste et oser aller à contre-courant, sans craindre d'être destitué, exclu du Parti, jeté en prison, contraint au divorce ou passé par les armes. » Les risques énumérés ne sont pas pures supputations, il faut être convaincu que ces situations existent. C'est un grand mérite de la part des Chinois d'abord de le reconnaître, ensuite de pousser jusqu'au bout avec rigueur et sans hésitation la théorie de la lutte entre les deux lignes. Cependant, on en voit tout de suite les limites dans le sens où c'est le Parti qui appelle à se révolter contre lui-même. Le Parti communiste chinois a été capable de mobiliser les masses, de s'appuyer sur elles, notamment à la campagne, pour lutter contre ses « côtés noirs » environ jusqu'au Grand Bond en avant ; il semble tout de même qu'après, notamment sous l'influence de la ligne « Liu Shao-qiste », l'on n'ait pas pu bien persévérer. A tel point que Mao, au début de la Révolution culturelle, a dû s'appuyer sur les jeunes gardes rouges et l'armée pour lutter contre la gangrène révisionniste qui avait atteint les organisations du Parti.

La Révolution culturelle a été une grande école pratique de démocratie directe et elle a permis, à nos yeux, à beaucoup de Chinois de mieux prendre en charge l'avenir de leur Révolution. Un cadre, à l'heure actuelle, ne peut plus bénéficier du prestige et du respect, presque inconditionnels, dont il jouissait auparavant. En cela, la Révolution culturelle a été une grande démystification, elle a montré aux masses que certains dirigeants arrogants et autoritaires n'étaient en fait que des « tigres en papier ». Le mouvement de critique de Lin Piao et de Confucius et surtout le mouvement d'étude de la théorie de la dictature du prolétariat ont permis aux masses de s'approprier le savoir théorique qui pouvait leur manquer et qui ne pouvait demeurer la chasse gardée des intellectuels. Tout ceci est très important et constitue même une différence fondamentale par rapport à l'Union soviétique qui a dû subir en l'espace de trente ans deux

longues guerres et n'a pas su organiser la contestation dans son propre régime. C'est ce qu'ont « inventé » les Chinois et c'est, à notre avis, l'apport capital de leur révolution, qui fait qu'en Chine les masses sont toujours disposées à aller de l'avant.

« Il faut que vous vous intéressiez aux affaires de l'Etat », cet appel de Mao n'est pas limité à la Révolution culturelle, il signifie que la révolution ne peut se faire sans la participation des masses, que celles-ci doivent de plus en plus prendre en mains leur propre destin, ce qui amènera nécessairement « le dépérissement des appareils d'Etat ». La politique visant à la réduction du personnel des ministères, du nombre de fonctionnaires (mesures qui datent également de la Révolution culturelle) (10) est toujours préconisée actuellement. C'est ainsi que pour contenir tout phénomène de bureaucratisation on a décidé la limitation du nombre de personnes détachées de la production dans les usines. C'est ce qu'indique clairement le rapport du vice-premier ministre Yu Qiu-li sur la généralisation des entreprises de type Da Ching (11).

Lors de notre séjour en Chine, nous avons pu observer un phénomène dont l'extension pourrait amener quelques préjudices : il s'agit de l'indifférence que manifestent certains pour les questions de politique « au sommet ». « Je ne sais pas moi, je fais partie du peuple » nous sommes-nous entendu rétorquer parfois lorsqu'on posait des questions à ce sujet à des Chinois « de base ». L'on voit ainsi des gens se décharger sur les « responsables », non qu'il s'agisse d'une démission mais sans doute que les informations ne circulent pas assez bien, qu'il est parfois difficile de se renseigner concrètement sur une situation donnée, certains cadres ayant tendance à garder pour eux-mêmes leur savoir.

Pour lutter contre cette insuffisance et pour que les Chinois connaissent mieux le monde extérieur, Mao a demandé la parution du

(10) Pendant la Révolution culturelle le personnel des administrations centrales est passé de 60 000 à 10 000 personnes.

(11) « Il faut que les structures administratives des entreprises soient simplifiées, que le personnel administratif et technique en excédent aille travailler à la base et que les cadres participent au travail collectif de production. En général, dans une entreprise, le personnel non productif ne doit pas représenter plus de 18 % de l'effectif total. Si ce pourcentage est dépassé, c'est-à-dire si l'administration s'avère encombrante et s'il y a pléthore du personnel, il faut procéder à une simplification progressive... Les dirigeants et le personnel administratif de Da Ching prennent part au travail manuel plus de soixante jours par an, les cadres des services et des usines, plus de cent jours, les cadres des brigades, plus de cent cinquante ; les cadres de base travaillent toujours comme les ouvriers. Ce que Da Ching a réussi, les autres entreprises doivent également s'efforcer de le réaliser », *Quotidien du Peuple*, 8 mai 1977.

quotidien intitulé *Nouvelles de référence* (12) dont le contenu est exclusivement constitué de dépêches d'agences de presse étrangères, le tirage, supérieur à celui du *Quotidien du Peuple* et qui est, nous avons pu le constater, très lu par les gens, en ville du moins.

« IL FAUDRA ENCORE ET TOUJOURS FAIRE LA RÉVOLUTION »

La Chine est un pays socialiste où la grande majorité des moyens de production appartiennent à l'Etat. Est-ce à dire que les usines sont toutes aux mains du peuple ? La nuance est importante, Mao ne justifiait-il pas, de cette façon entre autres, la Révolution culturelle en ces termes : « A en juger par ce que j'ai observé, ne disons pas dans la totalité ni l'écrasante majorité, mais, je le crains, dans une majorité assez grande des usines, la direction n'est pas entre les mains des vrais marxistes ni des masses ouvrières. » Bien sûr, depuis lors la situation a changé. Il n'en demeure pas moins que l'on peut constater des ambiances fort différentes selon les unités. Si dans certaines, les masses ne semblent pas très actives, nous avons pu observer dans d'autres, en y travaillant, notamment à Shanghai, que les ouvriers sont vraiment « les maîtres » : pas de chefs tatillons, une très grande démocratie à la base, notamment lors des discussions sur le plan de production, une ambiance très détendue règne entre les ouvriers ainsi qu'entre ceux-ci et les cadres.

Droit de grève, garanti par la Constitution, droit de coller des *da zi bao*, droit de surveiller et de critiquer les cadres... Tous ces droits, les masses chinoises savent bien les utiliser. L'adhésion populaire dont bénéficie le régime lui permet de travailler à réduire les inégalités entre régions riches et régions pauvres, entre villes et campagnes, entre manuels et intellectuels. L'armée constitue également un garant du caractère populaire du régime, par son recrutement bien sûr, mais surtout par le fait que lui sont assignées d'assez nombreuses tâches civiles, notamment dans le génie : ainsi voit-on souvent, surtout à la campagne, les militaires aider les civils. On retire d'ailleurs d'un séjour en Chine l'impression de ne pas être dans un pays policier ou militariste. Les Chinois ont su tirer les enseignements

(12) Il s'agit d'un journal à « usage interne » qui permet la publication d'articles qui ne peuvent paraître dans un organe officiel comme le *Drapeau Rouge* ou le *Quotidien du Peuple* par exemple. C'est ainsi que le fameux éditorial albanais du 7 juillet sur la théorie des « trois mondes » a été reproduit intégralement dans *Nouvelles de référence*.

de l'expérience soviétique et tout faire pour éviter la croissance d'un Etat monstrueux qui trouve en lui-même sa propre fin.

Tant que le Parti saura tirer sa force de son implantation réelle dans les masses populaires, tant qu'il suivra une ligne « juste », tant qu'il sera capable de trouver parmi la jeunesse les « continuateurs de la révolution » et non les « apprentis apparatchiks », la révolution pourra s'approfondir.

La Chine a aussi ses bureaucrates, et ceux-ci actuellement doivent profiter de ce que le pays s'assigne pour tâche d'accélérer le développement des forces productives pour se transformer avant la fin du siècle en « un Etat socialiste puissant et moderne » pour relever la tête. Cependant on peut faire confiance aux révolutionnaires et au peuple chinois pour continuer la lutte et, pour conclure, nous citerons une dernière fois Mao Tsé-toung : « Faudra-t-il encore faire la révolution dans cent ans ? Dans mille ans ? Il faudra encore et toujours faire la révolution. Il y a toujours des gens qui se sentent opprimés ; les petits fonctionnaires, les étudiants, les ouvriers, les paysans et les soldats n'aiment pas que les grands personnages les oppriment, et c'est pourquoi ils veulent faire la révolution. Dans dix mille ans, ne verra-t-on plus de contradictions ? Comment n'en verrait-on plus ! On en verra encore. »